

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. TOILETTE DE FAILLE.

2. TOILETTE DE FILLETTE.

3. TOILETTE DE VILLE.

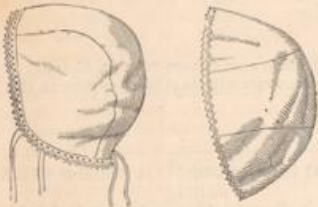
TOILETTES D'AUTOMNE. — MODÈLES DES GRANDS MAGASINS DE LA PAIX. — DESSIN DE GUSTAVE JANET

SOMMAIRE

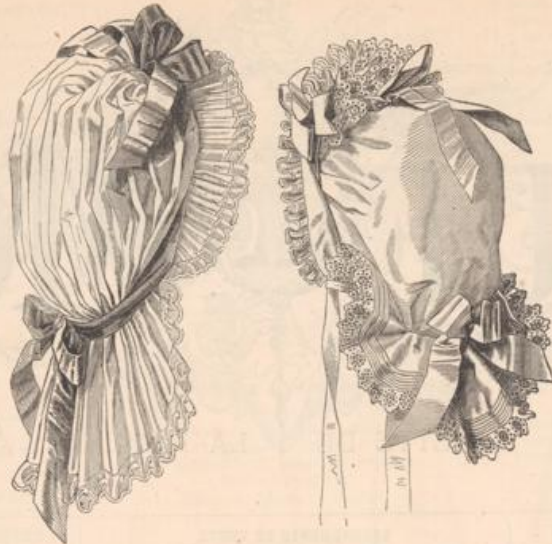
GRAVURES : Toilette de faille. — Toilette de fillette. — Toilette de ville. — Costume en faille noire et eschamire gris rayé. — Costume d'automne en vigogne réséda. — Robe princesse (devant et dos). — Layette (25 dessins). — Bébus. SUPPLÉMENTS : Planches de modes colorées. — Planche de patrons contenant les patrons des quinze principaux modèles de la layette.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de faille bronze avec ornements de faille vert réséda. Le jupon, à traîne, se compose, par derrière, de deux largeurs taillées beaucoup plus longues, et froncées de



4. BONNET DE NUIT. 5. BÉGUIN.
(Voir la feuille de patrons.)



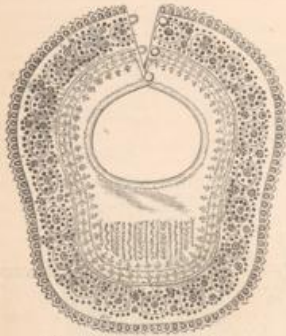
6. CAPOTE CHARLOTTE. 7. CAPOTE EN PIQUÉ BLANC.

toile, d'où émerge une bande de broderie anglaise à dents de rose. La tunique forme tablier devant et retombe en pouf arrondi par derrière; elle est encadrée d'un biais ou d'un ourlet fait à l'endroit, garni lui-même par une bande de broderie posée à tête-bêche. Le paletot sac devant, cambré à la taille et orné de plis creux, comporte les mêmes agréments qu'à la tunique et à la jupe. — Modèle de la Paix.

3. Toilette de ville. — Modèle des magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre. — Robe de faille marron, dont la jupe est divisée en deux parties distinctes; sur le devant, les volants sont montés à tête et espacés les uns des autres avec intervalle de 3 à 4 centimètres; par derrière, ils sont égaux et superposés les



8. BONNET DE BAPTÊME.



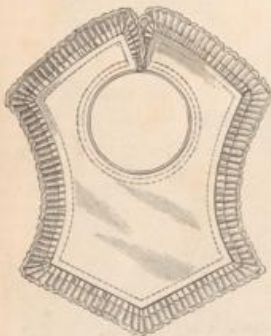
16. RAVOIR (AVEC PATRON).



28. CHEMISE D'ENFANT (VOIR LA FEUILLE DE PATRONS).



21. CORSET DE BÉBÉ (AVEC PATRON).



15. RAVOIR (AVEC PATRON).



18. BRASSIÈRE (VOIR LA FEUILLE DE PATRONS).



17. CHEMISE ANGLAISE (AVEC PATRONS).



19. BRASSIÈRE (VOIR LA FEUILLE DE PATRONS).

chaque côté sur la couture des deux lés plats, de façon à former un fouillis de soie, que l'on maintient par quelques points s'attachant à une doublure de mousseline. Au bas de la traîne, est posé un haut volant monté à plis triples, très-espacés, et dont la tête et le bas sont lisérés et doubles de faille réséda. Le tablier se compose de bouillonnés formés par des froncés triples; sur la couture de côté, est posé un volant liséré de faille réséda; trois petits volants froncés et lisérés de faille réséda garnissent dans le bas le tablier bouillonné décrit plus haut. Corsage à basques plates formant postillon plat et se séparant en deux pointes à l'extrémité desquelles est posé un nœud de faille bronze liséré de faille réséda; le même liséré ruché garnit le bord de la basque. Manche à revers remontant séparé d'un double plissé des deux teintes par une jarretière et un nœud. Haute fraise, se continuant en gilet, en faille réséda. Capote coulissée de faille bronze, doublée de faille réséda, et ornée de plumes des deux teintes du costume.

2. Toilette de fillette de neuf à dix ans. — Costume de cretonne de laine écru avec ornements en broderie anglaise. La jupe, arrondie, est garnie de deux volants aux plis plats et réguliers, retenus en tête par un large biais de



20. BRASSIÈRE (VOIR LA FEUILLE DE PATRONS).

uns sur les autres, les pieds des uns cachant la tête des autres. Mantille duchesse en drap vigogne couleur beige, doublée de soie de même nuance et encadrée d'un tour de plumes grises naturelles avec nœuds de faille assortis à l'emmanchure et sur les pans de la mantille. Le prix de ce vêtement, au magasin de la Paix, est de 115 francs.

4. Petit bonnet de nuit à trois pièces. — Voir les patrons sur le supplément.

5. Petit béguin de dessous se faisant en batiste, en piqué et en flanelle.



37. TABLIER (VOIR LA FEUILLE DE PATRONS).

6. Capote Charlotte pour bébé tout jeune. — Ce modèle, absolument nouveau, a été déposé; il est en taffetas rose, doublé de mousseline et orné de valenciennes; un nœud de rubans roses orne le dessus de la capote; valenciennes fine au bord.

7. Capote en piqué blanc pour enfant nouveau-né, accompagnant la pelisse du même genre. Le fond est en piqué uni; le dessous est coulé et orné d'une grosse ruche de dentelle mêlée de rubans; nœud de rubans sur la passe, retombant sur le fond.

8. Bonnet de baptême en mousseline brodée au plumetis, doublé de florence blanc, garni de ruchés en valenciennes et de nœuds de rubans de faille blanche.

9. Cache-maillot en brillanté ou en piqué festonné, ouvert jusqu'en haut par derrière. Patrons sur le supplément.

10. Petite botte tricotée en laine blanche.



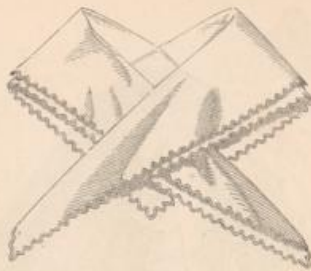
9. CACHE-MAILLOT (VOIR LES PATRONS).

15. Bavoir simple garni d'un petit plissé de mousseline et d'une petite dentelle. Patron sur le supplément.

16. Bavoir en piqué orné d'une riche broderie. Patron sur le supplément.

17. Petite chemise anglaise en batiste festonnée. Patron sur le supplément.

18. Brassière. — Autre modèle avec col arrondi, orné d'une bande brodée.



14. FICHU DE BÉBÉ (VOIR LE PATRON).



13. COUCHE ANGLAISE (VOIR LES PATRONS).



22. CEINTURE EN FLANELLE (AVEC PATRONS).



12. BAS DE LAINE.



10. PETITE BOTTE TRICOTÉE. 14. BOTTINE, AVEC PATRON.

LAYETTE DE LA MAISON COLAS, A L'ENFANT-JÉSUS.

19. Brassière avec col brodé, carré devant.

20. Brassière. — Autre modèle avec col brodé, formant trois pointes devant et rond derrière. Les patrons pour les trois brassières 18, 19 et 20 se trouvent sur le supplément.

21. Petit corset pour bébé de six mois destiné à soutenir les jupons. — Voir les patrons sur le supplément.

22. Ceinture en flanelle pour bébé de naissance. — Voir sur le supplément le patron en grandeur naturelle.



24. PELISSE (VOIR LA FEUILLE DE PATRONS).

23. Robe longue pour bébé, jusqu'à six mois, en nansouk, avec pièce de corsage brodée et fausse gumpie à plis. Patrons sur le supplément.

24. Pelisse en piqué ornée d'un entre-deux broderie anglaise et posé à jours, et d'une bande brodée même dessin que l'entre-deux; cette pelisse doit être accompagnée de la capote n° 7. Patrons sur le supplément.

25. Pelisse très-riche, en cachemire blanc brodé au plumetis en soie blanche; ou en piqué blanc, avec même broderie en coton blanc. Autour de la pèlerine en cachemire, on met un bel effilé de soie; autour de la pèlerine en piqué, une bande brodée.

26. Robe de baptême en nansouk très-fin. Le tablier se compose de petits plis et d'entre-deux disposés ainsi que l'indique le dessin. Une belle bande brodée encadre ce tablier en bas et sur les côtés. Le corsage est fait avec la même bande; il est décollé en carré.

27. Tablier de petite fille de trois ans, avec broderies formant chemisette. Jockeys brodés aux emmanchures. Poches aux entre-deux brodés. (Patrons sur le supplément.)

28. Chemisette de petite fille de quatre ans. — Le corps de la chemisette est plissé à petits plis; le haut est rayé, en forme de fichu, d'entre-deux brodés et de petits plis. Manches larges, froncées au poignet, sous un entre-deux brodé. (Voir les patrons sur le supplément.) — Layette et modèle de la maison Colas, à l'Enfant-Jésus, 6, rue Vivienne.



23. ROBE LONGUE (VOIR LA FEUILLE DE PATRONS).

29. Costume en faille noire et cachemire gris rosé. Jupons de faille, ornés d'un haut volant formant un gros pli creux encadré de trois petits plis plats et couchés allant en sens inverse de chaque côté. Tunique en cachemire gris rosé, ronde d'un côté, ouverte de l'autre, et se continuant sur le côté pour former un long pan carré qui se relève sous un pli du pouf et retombe ensuite sur la tunique par derrière. Un deuxième pan est rajouté sous un autre pli du pouf. Corsage à revers carrés. Manches à doubles revers, dont les deux parties sont séparées par un biais. Tout le costume est orné d'un plissé qui se trouve plus haut par devant et par derrière, et diminue graduellement sur les côtés. Le même plissé orne

les revers. Nœud de faille à longs bouts posé près du cou dans le milieu du dos.

30. Costume d'automne en vigogne réséda.
— Ce costume, sans double jupe, se compose d'un jupon très-biaisé par devant et très-ample par derrière, les lés étant coupés tout droits. Le devant a pour garniture un haut volant que surmonte un bouillonné dont les têtes sont fixées par des biais de faille de même nuance que l'étoffe de laine dont est composé le costume. A la couture des lés de côté est posé un petit tuyauté. Le poul est pris dans la longueur de la jupe et formé par quelques points en dessous. Sur le côté, près du tuyauté qui monte droit, l'étoffe est prise deux fois et forme un double pli fixé par un nœud. Corsage-veste croisé, orné d'un biais de faille tout autour. Le col revers et les parements sont garnis de faille jusqu'à un centimètre du bord. Boutons d'acier ciselé ou de nacre grise.

31. Robe princesse en popeline de laine havane chair. Le poul est pris dans la longueur de la jupe par derrière. Tout autour, dans le bas de la robe, est posé un volant de taffetas havane plus foncé. Manches à coudes, boutonnées dans le bas jusqu'au revers, composé de biais, qui est posé à la saignée; nœud de faille au coude.

32. Robe princesse. — Même toilette que la précédente, vue par devant. Ce costume se complète par un fichu croisé passant sous les bras pour aller nouer sur le côté par un gros nœud à pans arrondis. Tout autour du fichu et des pans est cousu un petit plissé de faille havane. Col formant fraise par derrière, et revers carré par devant.

PLANCHE DE MODES COLORIÉES

Toilette de grand dîner en faille bleu pâle et couleur chair. — La jupe en faille bleue est à



29. COSTUME EN FAILLE NOIRE ET CACHEMIRE GRIS BAYÉ.



25. PELISSE RICHE EN CACHEMIRE BLANC.

traîne et garnie sur la traîne d'un volant chair posé sur un volant bleu qui grandit au milieu et diminue sur les côtés. Un plissé chair surmonte ce volant et tourne droit, puisque la traîne est produite par l'augmentation du volant. Le tablier de la robe est couvert de bouillonnés bleus posés en chevrons et coupés par des plissés chair posés sur un plissé bleu caché à moitié; le milieu du devant est partagé par des biais de faille bleue, sur lesquels ondule une traîne de fleurs de pommier fixées çà et là par des nœuds bleus et chair. Les bouillonnés sont séparés entre eux par la même traîne de fleurs qui se retrouve également sur ce corsage. Elle part de la pointe, traverse le corsage en biais et va se perdre à droite sur la jupe. La berthe se compose d'un bouillonné bleu et d'un autre couleur chair; un plissé de tulle de soie, fixé par une engreure dans laquelle passe un velours noir, orne le tour du corsage et les bouts de manche. Guirlande de fleurs de pommier dans les cheveux.

Robe de faille havane doré à demi-traine, fermée par trois lés unis, encadrés par un plissé de même étoffe remontant sur les côtés. Le devant de la jupe est orné dans le bas d'un volant et d'un bouillonné en biais qui surmonte une torsade de faille. Dans le milieu du tablier croisé une double écharpe composée de trois larges biais dont les extrémités vont se perdre sous le plissé de côté. Corsage à basques rondes par devant, boutonnant jusqu'au bas, et garnies seulement derrière d'un plissé de faille; plusieurs biais formant fichu sur le corsage. L'encolure en cœur est ornée d'une fraise de soie. Manches bouillonnées en long, se terminant par deux volants plissés. Nœud à la couture extérieure. — Modèle de M. Kingsbury.

E. DOUGY.

PLANCHE DE PATRONS

Les deux côtés de notre planche contiennent les patrons en grandeur naturelle des quinze modèles



30. COSTUME D'AUTOMNE, EN VIGOGNE RÉSEDA.



L. Cheffon
1874

Méris et Falcner, imp. à Paris.

G. Gouin

N°142

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille
13, Quai Voltaire, à Paris.

Cartes de M. Kingstruy, 7, Rue Loubet

Parfums et Savons de toilette de Violet, (à la Reine des Abeilles) 18, des Capucines, Palais de S. Michel

Gants de la Parfumerie Ninon, 31, rue du quatre Septembre

les
pré

3

d'u
par
des
mo
pa
to
co
Le
for
pré
de
nu
fal
sor
bo

va
la
la
pl
ba
po

pr
pl
pc
pa
es
fo
de

ec

les plus importants de la layette que nous publions dans le journal.

On trouve sur le premier côté du supplément : la chemise anglaise, — la bottine en piqué, — la pelisse, — le petit corset, — le fichu, — le cache-mallot.

Le second côté contient : le tablier, — la chemisette, — la brassière : le même patron servira à établir les trois modèles, — la robe longue, — la couche anglaise, — la ceinture en flanelle, — le bonnet de nuit — et les deux bavoirs.

Les explications de ces divers patrons se trouvent imprimées sur le premier côté du supplément.

COURRIER DE LA MODE

Bien qu'il ne soit guère possible de préjuger encore des modes d'hiver, cependant il est plusieurs indices qui annoncent la vogue de certains objets, tels que la cuirasse, en tissu criblé de perles d'acier bleu ou gris ou de jais. Ces tissus sont à jours et les perles sont semées dans ces mailles, en telle profusion que la soie de l'étoffe est à peu près invisible. En tournant et retournant entre mes mains ces corsages, merveilles écloses dans le cerveau de nos artistes couturières, je me suis imaginé qu'avec un peu d'adresse et de patience, nous pourrions aisément, soit au crochet, soit au tricot à l'aiguille, exécuter de semblables cuirasses. Je crois avoir trouvé le secret, et, avant peu, j'en ferai part à mes lectrices. Ce genre de vêtement est d'une très-grande élégance et peut rendre à une femme raisonnable et économe de véritables services. Au théâtre, par exemple, où le corsage seul est en vue, cette cuirasse étincelante, posée sur une robe un peu défratchée, fera à elle toute seule une charmante toilette. La cuirasse se fait à basques longues et fermées, et sans manches. On peut, ainsi que je l'ai dit, la cribler de perles d'a-



26. ROBE DE BAPTÊME.

cier gris ou bleu et de jais ; le jais est plus facile à porter, moins excentrique, et s'harmonise mieux avec les toilettes noires que l'on possède. Néanmoins la mode a décrété cette année que l'acier pourrait orner la robe de la femme comme il faut ; aussi ne vois-je aucun inconvénient à ce que mes lectrices, usant de la permission, essayent de cette fantaisie originale. On peut également faire des cuirasses en faille ; j'en ai vu une charmante sur laquelle, une fois le corsage bien ajusté à la toilette et même complètement terminé, on avait appliqué avec goût des fleurs et des dessins courants découpés dans du tulle-blonde à grands ramages.

Ces dessins, une fois bien solidement bâtis, avaient été brodés de perles ; toute la cuirasse en était couverte, et l'effet était réellement très-joli. C'est là un travail facile et peu coûteux, en somme. On peut, en effet, faire servir une soie déjà portée, puisqu'elle doit être à peu près entièrement couverte de fleurs de blonde perlée. Autour de la basque et des entourures était posée une frange de jais. Le jais blanc est également très-bien porté, le soir, pour toilettes de bal, de soirée ou de grand dîner ; il est d'un effet merveilleux aux lumières.

Je ne sache rien de plus élégant qu'un tablier de blonde blanche perlé de jais blanc sur une jupe bouillonnée en tulle de soie ; le corsage-cuirasse décolleté en blonde blanche, perlé de jais blanc, c'est-à-dire sans ornement aucun, moulant exactement le buste et se prolongeant en basques rondes et plates, est le complément obligé du tablier dont je viens de parler.

Une toilette noire, semblable de forme, et perlée de jais ou d'acier bleu et gris sur blonde noire, fait aussi une toilette que je recommande chaleureusement aux femmes qui ont le sentiment de l'art en fait d'ajustements.

J'ai dit que j'espérais donner à mes lectrices le moyen de faire elles-mêmes les cuirasses en tissu à jours ; j'espère aussi leur apprendre à exécuter elles-mêmes de beaux entre-deux perlés, avec lesquels elles garniront les tuniques ou les jupes des robes avec lesquelles elles porteront la cui-



31. ROBE PRINCESSE (DOS).



32. ROBE PRINCESSE (DEVANT).

rasse. J'avoue que je suis toujours ravie de fournir à nos abonnés le moyen de faire elles-mêmes, et à peu de frais, ce que d'autres, moins avisées ou moins habiles, payent fort cher dans certaines maisons.

Au nombre des étoffes qui semblent appelées à se partager le succès de la saison d'hiver, je dois mentionner le matelassé de soie, avec lequel on fera des polonaises-pardessus, qui, garnies de velours et de fourrure, représenteront un vêtement aussi élégant que confortable. Il y a là, cependant, un conseil pour les femmes un peu trop fortes, car le matelassé, son nom l'indique, représente par lui-même une certaine épaisseur. Donc, avis à celles de mes lectrices qui redoutent ce qui *grossit*; à celles-là, je ne saurais trop recommander le drap, le drap noir surtout, et rien n'est aussi seyant, lorsque la coupe de la robe est bonne. La robe princesse en drap noir, relevée, pour la rue, sur un jupon de velours, me semble irréprochable au point de vue du bon goût et de la commodité. Les grosses étoffes à raies, qui sont en faveur en ce moment, et qui imitent la limousine des charretiers, ne servira pas, je pense, aux derniers jours d'automne, ou du moins elle sera mise de côté jusqu'aux jours de printemps, où elle s'emploiera comme costumes de voyages ou d'excursions, car c'est là son véritable usage. Ce qui est charmant au bord de la mer ou dans les montagnes, semble fort laid sur le pavé des rues.

Que dire des vêtements servant de pardessus, sinon qu'il n'y a rien d'absolument nouveau, et que chaque modèle déjà connu va être modifié, orné, utilisé suivant le goût et le talent particulier des confectionneurs et des couturiers.

Le dolman à lui seul peut présenter une foule de combinaisons. On le fera avec des manches carrées très-longues, dans lesquelles on passera pas les bras, et qui, par conséquent, retomberont à vide de chaque côté; ou avec manches fendues jusqu'à la saignée et desquelles l'avant-bras sortira tout entier; ou encore avec une ouverture à la saignée également, pour laisser passer le bras, le bas de la manche restant fermé. Le dolman sera bédé au passé; la broderie en soutache, ne paraissant plus assez riche, assez longue à exécuter, assez coûteuse; ou bien, rayé de galons de jais ou de galons mats, enfin, orné au bord de bandes de fourrures, de tours de plumes. La fourrure, cela va sans dire, jouira, s'il est possible, d'une vogue plus extraordinaire encore que l'an passé. Il n'est pas de petite bourgeoisie qui de nos jours ne veuille, elle aussi, avoir un vêtement fourré. Pour atteindre ce résultat, il a fallu trouver, *inventer* des fourrures dont les prix soient à la portée de toutes les bourses. Les chats et les lapins de France et de l'étranger, les renards de nos bois ont vu, grâce aux ressources infinies de l'industrie, leur peau se transformer en superbes bandes moelleuses, soyeuses, brillantes, fournies, auxquelles il ne manque rien pour être prises pour des fourrures de prix; pas même un nom exotique et ronflant.

Je dois relever une erreur typographique qui s'est glissée dans l'un des derniers courriers. En recommandant à mes lectrices la cage articulée et la tournure pouf inventées par M. Guélie, j'ai dit d'adresser les lettres de commande, 36, boulevard Saint-Martin; le n° 36 n'existe pas, c'est 39 qu'il faut lire.

MARIE DE SAVERNY.

LINDA

XVI (suite)

— Ma bonne mistress Morgan, je sais que vous êtes capable de beaucoup de dévouement, et que pour me rendre service aucun sacrifice ne vous coûterait; promettez-moi donc, chaque fois que vous entendrez dire que lord Erwin a pour moi un autre sentiment que celui d'une profonde amitié, d'affirmer le contraire.

— Affirmer le contraire, mais il faudra donc parler contre ma conviction et mentir? Et pourquoi voulez-vous donc faire un mystère d'une chose si honorable pour vous?

— Parce que ce n'est pas vrai, répliqua Linda, très-rouge; il ne peut pas y avoir, ce me semble, de meilleure raison.

— Ce n'est pas vrai! Ah! ça, miss Linda, qu'aj-je donc fait pour cesser de mériter votre confiance? Je veux être plus franche que vous. J'ai entendu de mes propres oreilles lord Erwin vous dire que son bonheur dépendait de vous, et qu'il mettait à vos pieds son nom et sa fortune.

— Où étiez-vous? lui demanda Linda, un peu confuse et étonnée.

— Oh! je ne cherchais pas à vous espionner.

— Je n'en doute nullement.

— Vous étiez dans la serre, en train d'arracher les fleurs des orangers, lord Erwin est entré; il est allé près de vous, et, cassant une branche, il l'a posée dans vos cheveux; puis, en vous voyant reculer, surprise et intimidée, il vous a dit qu'il désirait depuis longtemps une occasion de vous déclarer le sentiment que vous lui inspiriez. Je vous avoue que, pour ma part, en me trouvant

ainsi initiée à un secret, je me suis sentie fort mal à mon aise, et j'aurais bien voulu m'en aller, mais je craignais d'être aperçue, et je pensais que lord Erwin aurait été très-mécontent de savoir que sa déclaration avait été entendue; c'est pourquoi je suis restée derrière la caisse de grenadier qui me dérobait à vos yeux.

Vous voyez, mon enfant, qu'il est inutile de me cacher la vérité; je ne voudrais cependant, pour rien au monde, vous obliger de me faire une confidence si vous n'avez pas envie de me dire votre secret; mais j'avais pensé qu'à votre âge, on a besoin parfois d'un conseil. Je n'ai pas beaucoup lu dans les livres, moi, mais je crois que le cœur vous enseigne des choses qu'on n'apprend pas dans les écoles, et c'est le cœur qui me guide.

La bonne femme avait prononcé ces paroles avec une certaine dignité qui toucha Linda.

— Chère mistress Morgan, dit-elle, d'une voix émue, la confiance que j'ai en vous est sans limites, et soyez persuadée que, si j'avais une confidence à faire, c'est à vous que je m'adresserais. Mais je n'ai rien absolument à dire, et vous devez le savoir, si vous avez vu mon attitude en entendant les aveux de lord Erwin.

— Oh! chère enfant, pardonnez-moi. J'ai pu voir seulement dans votre trouble, l'embarras et la surprise d'un cœur bonneté, et puis lady Claire est arrivée tout à coup, et j'ai pensé que c'était sa présence qui vous avait empêchée de répondre. D'ailleurs quel mal y aurait-il eu de votre part à répondre modestement, que vous étiez très-flattée, très-honorée d'avoir inspiré de pareils sentiments?

— Sans doute, sans doute, j'aurais pu répondre cela; lord Erwin est assurément un parti très-honorable, mais... tenez, mistress Morgan, je me sens horriblement fatiguée, mal à l'aise, j'ai besoin de repos.

— En effet, ma chère enfant, vous êtes affreusement pâle, il faut vous mettre au lit; et la bonne femme de charge aida Linda à se déshabiller, puis la quitta pour lui laisser le repos et la solitude qu'elle paraissait désirer.

Notre héroïne avait besoin, en effet, de rester seule avec ses pensées. La conversation qu'elle venait d'avoir avec mistress Morgan et le souvenir évoqué par elle, de la déclaration de lord Erwin, n'étaient pas la seule cause de sa tristesse. Pendant la journée même, lord Erwin lui avait renouvelé ses instances dans une conversation dont toutes les paroles résonnaient encore à son oreille, et elle se sentait malheureuse du chagrin que sa réponse avait causé à cet homme excellent qui, depuis trois ans, la comblait d'égards et de bienfaits.

— Donnez-moi vos raisons, lui avait dit lord Erwin en interprétant le silence embarrassé avec lequel Linda accueillait l'offre qu'il lui faisait de sa main. S'il est en moi quelque chose qui vous déplaît, oh! dites-le-moi franchement, je ferai tout au monde pour le changer. Mon âge, je l'espère, ne vous fait pas peur; j'ai trente-quatre ans, c'est douze ans de plus que vous; vous êtes si sérieuse et si raisonnable, que cette différence ne peut vous effrayer. On voit tous les jours des mariages se faire dans de semblables conditions. Est-ce ma fortune ou mon titre qui effrayent votre délicatesse? Quels sont ces avantages à côté de votre âme si noble, en face de vos charmes!

À ces raisonnements, Linda n'avait osé répondre: Je ne puis vous aimer, mon cœur n'est pas libre.

Elle ne pouvait, en effet, s'exprimer ainsi. Que savait-elle de Frank; n'était-il pas, malgré ses serments, devenu l'époux de lady Ansdale? Aimait-il toujours l'institutrice orpheline et pauvre, que les duretés et la jalousie de sa cousine avaient signalée à son intérêt, à sa compassion, et qu'il avait aimée sans doute pour ces motifs.

La pauvre Linda aimait toujours, elle; le cœur d'une jeune fille ne raisonne guère; mais pouvait-elle confier ainsi toutes les impressions de son âme? Pouvait-elle, si attendrie qu'elle fût par les témoignages d'affection de lord Erwin, discuter avec lui les chances et les espérances de son premier, de son unique amour?

Evidemment non. Aussi avait-elle fait à lord Erwin une réponse embarrassée, confuse, dans laquelle se peignaient son trouble et son chagrin de ne pouvoir répondre à ce noble gentleman par un langage aussi précis que le sien. Mais lord Erwin ne se méprit point à l'expression de ses regrets.

L'amour véritable, sincère, profond, avait-il dit à Linda, doit avoir tous les courages et être capable de tous les sacrifices; si vous en aimez un autre, Linda, dites-le-moi, je saurai m'effacer. Ouvrez-moi votre cœur, ce sera ma suprême consolation de vous écouter, vous diriger, vous conseiller, vous aider.

Pendant qu'il disait ces mots, une larme tomba de ses yeux sur la petite main de Linda qu'il tenait dans les siennes.

L'émotion de la pauvre institutrice était extrême.

— Epargnez-moi la douleur de revenir sur le passé, lui répondit-elle en pleurant, ne pouvant se résoudre à confier ainsi le secret de son cœur. Ma destinée est pleine d'amertume; je ne me sens pas la force de m'expliquer sur ce que vous voulez savoir; je ne saurais d'ailleurs rien dire qui puisse vous satisfaire. J'ai le plus profond chagrin de vous voir souffrir, m'effacer, et mon impuissance contre votre douleur me montre aujourd'hui combien je vous suis attachée.

En parlant ainsi, les yeux baissés, Linda avait dans son attitude, dans sa physionomie, quelque chose de si noble et de si touchant, que lord Erwin ne se sentait pas le courage d'insister, et s'éloigna tristement, plus épris que jamais de la jeune institutrice.

C'est sous l'influence de cette scène que nous venons de raconter et des incidents qui l'avaient suivis pendant la journée que notre héroïne avait congédié mistress Morgan pour chercher dans le repos et la solitude l'oubli de ses chagrins. Mais jusqu'au moment où le sommeil vint arrêter le cours de ses pensées, son imagination ne cessa d'évoquer le souvenir de Frank Heutley.

Elle ne pouvait, il est vrai, raisonner le sentiment qui l'attachait au cousin de lady Ansdale; mais, en réalité, pouvait-elle compter sur lui? Était-il admissible que, s'il était resté fidèle aux sentiments qu'il lui avait témoignés, il n'eût pas pu parvenir à la retrouver? Et si il l'avait oubliée, avait-elle le droit de refuser les offres si honorables de lord Erwin?

Mais le cœur d'une jeune fille ne sait point conclure quand il s'agit de son amour... le sommeil vint donc surprendre Linda au milieu de ses réflexions sans issue.

XVII

Elle se réveilla le lendemain, toute brisée encore des émotions de la veille, et, après une fervente prière dans laquelle elle demandait à Dieu de la conseiller et de la guider, elle se rendit près de son amie, la petite comtesse, qu'elle avait hâte de voir pour jour, par ses récits, du plaisir qu'elle avait sans doute trouvé au bal.

Lady Claire dormait encore: quand Linda entra sans bruit dans sa chambre. À la vue de cette ravissante créature dont la tête reposait sur l'oreiller au milieu des boucles dorées de son opulente chevelure, avec l'abandon du sommeil heureux et paisible, la pauvre institutrice sentit renaitre sa tristesse.

— A dix-sept ans, je dormais tranquille moi, aussi! se dit-elle. Qu'est devenu cet heureux temps? Ma pauvre mère, mon cher petit frère, mon bon M. Pin, pourquoi ne puis-je aller vous rejoindre!

La chambre de l'heureuse lady Claire était dans ce désordre qui suit toujours le retour d'un bal; Linda, tout en suivant ses tristes pensées, se mit à ranger sans bruit, en attendant le réveil de son amie. Après du bouquet de camélias qui gisait à terre, elle ramassa le mouchoir en point d'Angleterre de la jeune fille et découvrit son carnet de bal.

— Voyons avec qui elle a dansé, cette chère enfant, pensa-t-elle.

Et elle ouvrit le carnet.

Le nom qui était inscrit en tête de la liste était celui de Frank Heutley. Elle ne put retenir un cri de surprise, qui réveilla en sursaut la gentille dormeuse.

— *It is you darling*, fit celle-ci en étendant les bras et en tournant vers Linda ses regards souriants.

— Comme c'est bizarre! figurez-vous qu'au moment où vous m'avez réveillée, je montais en rêve à l'autel avec mon premier danseur d'hier au soir... il m'adorait et moi j'étais heureuse. Oh! si heureuse... Mais, mon Dieu, que vous êtes pâle!

Et la charmante enfant se précipita vers Linda, qui, au même moment, tombait inanimée de toute sa hauteur.

— Au secours! au secours! cria lady Claire en tirant violemment le cordon de sa sonnette.

Lord Erwin, qui passait près de l'appartement de sa pupille, fut le premier à entendre cet appel désespéré, et se précipita chez lady Claire.

— Ouvrez la fenêtre, dit-il à la jeune fille, à qui la frayeur faisait perdre toute présence d'esprit, donnez-moi votre flacon. Ne vous effrayez pas, ce ne sera rien.

Mais tout en parlant ainsi et en donnant ses soins à la malade, il se sentait lui-même tellement ému, que son bras tremblant pouvait à peine soutenir la tête de Linda.

Mistress Morgan et la femme de chambre arrivèrent; mais lord Erwin ne voulut céder à personne le soin de soutenir la malade.

— Allez me chercher, dit-il à mistress Morgan, le flacon indien qui est dans mon nécessaire: il contient un remède infallible. Allez vite!

Linda était toujours évanouie, sa petite amie lady Claire à genoux auprès d'elle, versant de grosses larmes en répétant sans avoir conscience de ce qu'elle disait:

— Mon Dieu, elle est morte, elle va mourir!

Lord Erwin, aussi pâle que celle qu'il secourait, regardait la porte d'un œil inquiet, attendant le précieux flacon.

Enfin mistress Morgan apparut, et lord Erwin put, d'une main tremblante, faire respirer la bienfaisante liqueur à Linda, dont les joues se couvrirent presque instantanément d'une légère rougeur.

Peu à peu elle ouvrit les yeux, et, voyant autour d'elle toutes ces figures, encore sous le coup de l'émotion:

— Que je suis sotte, dit-elle, de vous avoir fait une telle peur. Je ne sais ce que j'ai eu, un étourdissement sans doute; cela n'a rien de dangereux.

Claire secoua tristement la tête, et s'approchant de son

tuteur avec des yeux pleins de larmes, elle lui dit tout bas :

— Elle a quelque chose, quelque chagrin; depuis hier matin elle n'est plus la même. Il m'a semblé, pendant toute la journée, qu'elle avait envie de pleurer. Ne savez-vous pas ce qui peut lui causer tant de chagrins?

— Je l'ignore, répondit lord Erwin, dont le visage était resté triste : demandez-lui vous-même.

Et, se penchant vers Linda :

— Vous voilà mieux, miss Linda; je vous laisse aux soins de Claire et de mistress Morgan. J'espère que cela n'aura pas de suite.

Et il sortit de la chambre de sa pupille.

Une fois seule avec son amie, Linda persista à attribuer son évanouissement à un malaise passager, et comme pour se distraire, demanda à lady Claire de lui raconter sa soirée chez l'ambassadeur.

C'était venir au-devant de son plus vif désir; aussi, oubliant bien vite l'incident qui l'avait tant émue, notre petite comtesse entreprit avec entraînement le récit de la fête dont le souvenir la charmait encore.

Le nom de Frank Heutley, prononcé avec une intonation particulière, revint souvent dans ce récit, et comme il paraissait à chaque fois éveiller davantage l'intérêt de l'institutrice, sa jeune amie s'appesantissait volontiers sur ce sujet.

— Si vous saviez, ma chère Linda, dit-elle, comme ce jeune homme est beau et distingué. Sa voix est harmonieuse et sa conversation pleine de charme. C'est assurément de tous mes danseurs celui qui m'a paru le plus charmant. Il m'a beaucoup parlé de l'Irlande, et m'a engagée à prier mon tuteur de me conduire dans ce ravissant pays.

— A-t-il beaucoup dansé? demanda Linda.

— Non, pas beaucoup, il n'a invité que moi. Vous pouvez voir par mon carnet que j'ai dansé quatre fois avec lui; ce n'est pas trop, n'est-ce pas? Et quand mon tuteur m'a donné le signal du départ, comme M. Heutley a paru contrarié! Mais il ne l'était pas certainement plus que moi. J'aurais tant voulu rester encore un peu!

— Il vous plaît donc bien, ce monsieur, reprit Linda, cédant à un mouvement de jalousie.

— M. Heutley? dit malicieusement Claire; mais sans doute, je vous l'ai dit, c'est celui de mes danseurs que je préfère. Est-ce qu'on ne peut pas préférer quelqu'un *dearling*? du moment qu'il s'agit d'une personne de bonne famille et honorable? Moi, je n'aurais pas besoin de chercher la fortune, je suis assez riche pour épouser un homme qui n'aurait pas cet avantage, s'il a tous les autres, esprit, distinction, mérite, tournure élégante. Ce n'est certes pas mon tuteur qui contrariait mes goûts. Je connais ses idées à ce sujet.

La pauvre Linda souffrait de ces discours enfantins, et cependant elle se sentait entraînée irrésistiblement à soutenir cette conversation si pénible pour elle.

— Comment pouvez-vous songer à vous marier déjà, chère enfant, à dix-sept ans! Vous avez donc bien envie de vous quitter, votre tuteur et moi? Il n'a fallu qu'un premier bal pour vous faire oublier si vite vos plus chères affections!

— Mais du tout, du tout, se récria la jeune lady en se jetant dans les bras de son amie, pouvez-vous croire cela? Qui vous parle donc de se marier tout de suite? Seulement, pour rien au monde, je ne voudrais rester vieille fille, j'aurais trop peur de ressembler à mes tantes qui se font détester de tout le monde.

Quand elle fut seule, notre héroïne se sentit accablée par la révélation qui venait de lui être faite. Elle savait enfin que Frank Heutley était à Londres; elle devait s'attendre à le voir d'un jour à l'autre. Il n'était pas marié; tout ce que lui avait dit lady Claire permettait d'en avoir la certitude. Pourquoi, comment n'avait-il pas épousé lady Ansdale? Était-ce par amour pour la pauvre orpheline? Linda n'osait caresser cet espoir, mais les dernières paroles de Frank au château d'Ansdale revenaient à son souvenir; elle les entendait...

La vive impression produite par Frank sur sa jeune élève ne lui paraissait pas inquiétante; dans le cœur d'une jeune fille de dix-sept ans, un sentiment d'aussi peu de durée ne pouvait avoir de racines bien profondes; et si Frank l'aimait toujours, ses premiers mots, en la revoyant, suffiraient pour changer aussitôt la nature des sympathies de la petite comtesse.

Mais, avec la prudence que les leçons du malheur avaient développée en elle, Linda n'avait point dit à son amie qu'elle connaissait M. Heutley, se proposant sagement d'attendre les événements, assurée qu'elle était maintenant qu'elle ne pouvait manquer de se trouver prochainement en présence de Frank.

Quelques jours après le bal de l'ambassade d'Italie, lady Claire revenait d'une promenade à cheval, qu'elle avait faite avec lord Erwin, seule, Linda n'ayant pas pu l'accompagner.

— Comme c'est désagréable, ma chère Linda, que vous ne vouliez jamais m'écouter, dit-elle en entrant dans la chambre de l'institutrice et en jetant sa cravache d'un air de dépit, exagéré à dessein. Si vous étiez venue avec nous à Regents-Park, vous auriez fait la connaissance de M. Heutley, et vous pourriez me donner votre opinion sur lui.

Figurez-vous que, juste au moment où nous venions de trouver une allée déserte pour nous mettre au pas et jouter tranquillement de la fraîcheur matinale, deux cavaliers débouchèrent d'une allée latérale et se dirigèrent de notre côté. — Bon! dit mon tuteur, la solitude est un mythe; à Regents-Park, il est impossible de la trouver. Mais, ajouta-t-il en apercevant M. Heutley, puisque nous sommes forcés d'avoir de la société, vous ne vous plaindrez pas de celle que le hasard nous envoie, chère enfant; c'est notre charmant danseur de l'autre soir.

Jugez, *dearling*, si j'étais contente; mais je me sentais aussi très-intimidée, car il me voyait pour la première fois en plein jour, et justement, par malheur, je n'avais pas mon chapeau tyrolien, qui me coiffe si bien! Je ne puis encore comprendre comment il se fit que son compagnon, qui avait l'air d'un vieil officier, s'est trouvé à côté de mon tuteur, quand nos deux groupes se joignirent, tandis que M. Heutley est resté près de moi... Nous avons tant ri, tant causé, tant flirté... Mais, est-ce que vous êtes encore malade? dit-elle en voyant Linda passer sa main sur ses tempes.

— Du tout, répondit celle-ci, avec un triste sourire, je suis très-bien; continuez donc, je vous en prie.

— Où en étiez-vous?... Depuis quelque temps, vous avez pris l'habitude de pâlir à chaque instant; cela me fait une terreur...

— Vous disiez que vous aviez beaucoup flirté...

— Ah! oui! c'est cela; il m'a annoncé que l'ambassadeur d'Italie doit donner prochainement un grand dîner, et qu'il comptait bien m'y rencontrer. Cette fois, chère Linda, vous viendrez, n'est-ce pas? Sans aucun doute vous serez invitée.

— Avez-vous parlé de moi à M. Heutley?

— Pas encore; mais soyez tranquille, cela viendra. Je veux qu'il vous connaisse par moi, avant de vous voir, car vous ne pouvez manquer de le rencontrer bientôt; mon tuteur l'a invité à nous faire une visite.

— Vous a-t-il accompagnés jusqu'ici?

— Non; lui et son ami l'Irlandais, dont je vous ai parlé, nous ont quittés à la grille du parc. Après leur départ, mon tuteur m'a donné des renseignements sur M. Heutley, qu'il a su par son compagnon. Ce jeune homme est d'une excellente famille, mais pas du tout riche. Il n'a tenu qu'à lui, s'il l'avait voulu, d'épouser une de ses cousines plusieurs fois millionnaire, belle et comtesse; vous voyez que ce n'est pas un homme qui court la fortune, et si jamais il se trouve sur son chemin une héritière qui l'aime, elle pourra être bien certaine, s'il la demande en mariage, que l'intérêt n'y est pour rien.

— Allons, repartit Linda, vous voilà mariée avec M. Heutley! Vous oubliez qu'il n'a aucun titre; consentirez-vous donc à renoncer à celui de comtesse pour vous appeler bourgeoisie M^{me} Heutley?

— Et vous, chère Linda, que feriez-vous à ma place? dit-elle en fixant sur son interlocutrice ses grands yeux bleus. Mais, au fait, je parle comme si j'avais résolu d'épouser M. Heutley! comme si je savais si je lui conviendrais pour femme. Quant au titre, il me semble qu'on doit être très-heureuse d'échanger son nom, quelque beau qu'il soit, contre celui de l'homme qu'on aime. D'ailleurs, pour ce qui me concerne, j'étais comtesse si petite, que cela ne me fait plus rien.

— Votre tuteur vous appelle, lady Claire, interrompit Linda avec une froideur involontaire; n'entendez-vous pas sa voix? Jadis, vous devinez sa présence et reconnaissiez le bruit de ses pas. Cesserait-il d'être toujours votre première affection?...

— Oh! je l'aimerais toujours beaucoup, répondit la jeune fille en courant vers lord Erwin.

A petite était-elle disparue, que notre héroïne, à bout de courage et de force, se laissa tomber désespérée dans un fauteuil.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, c'en est trop! C'est donc votre volonté que je sois toujours sacrifiée! Je n'ai plus de force, je n'ai plus de courage. Il faut que je le voie. C'est parce qu'il me croit morte, sans doute, qu'il pense à elle. Mais je suis folle! Qui est-ce qui prouve qu'il pense à elle? Et puis, est-ce qu'elle a besoin de son amour pour être heureuse, cette enfant? N'a-t-elle pas tout? Avec sa fortune et son nom, elle peut choisir. D'ailleurs, elle s'est montée la tête; on n'aime pas véritablement une personne qu'on n'a fait qu'entrevoir...

Ah! si, comme moi, elle n'avait pas cessé, depuis quatre ans, d'aimer, d'espérer, ce serait autre chose... Elle se félicite de mettre à ses pieds ses millions et de lui sacrifier son nom... Et moi donc, n'ai-je pas refusé lord Erwin pour lui?

Lord Erwin! pensa-t-elle, et, dans sa mélancolie, elle le vit noble et digne, toujours plein de respect et d'amour pour elle, souffrant d'une immense douleur causée par elle, sans qu'aucun signe de froideur ou de mécontentement trahît jamais sa peine. Mais le sentiment profond de la valeur de cet homme qu'elle admirait, qui attirait même sa pensée, ne pouvait effleurer son cœur, tout entier à M. Heutley.

Par quelle fatalité suis-je donc venue troubler l'existence de cet homme, si noble et si bon, dont je ne pourrai jamais, quoi qu'il arrive, combler les vœux; car, aurais-je la

preuve que le cœur de Frank ne m'appartient plus? Jamais je ne pourrai devenir la femme d'un autre.

Mais Frank ne m'a pas oubliée, il m'aime toujours, j'en suis certaine. Je veux le voir; je sortirai désormais; j'irai dans le monde pour le rencontrer; d'ailleurs, je ne dois pas quitter lady Claire, cette enfant est si jeune; elle a besoin d'être guidée. J'ai manqué à mes devoirs en l'abandonnant à elle-même; à dix-sept ans, on a besoin de conseils...

Lord Erwin avait appelé sa pupille pour lui faire part de l'invitation qu'il venait de recevoir de l'ambassadeur d'Italie pour le grand dîner dont Frank avait justement parlé à la jeune fille, à la promenade à Regents-Park.

— Miss Brown ne s'attendait avec nous, dit-il, usant de votre diplomatie pour obtenir qu'elle vienne, il lui faut des distractions pour sa santé.

— Elle n'acceptera pas, avait répondu Claire en secouant sa jolie tête blonde, je ne sais ce qu'elle a depuis quelque temps, mais elle devient de plus en plus érite, et, pour peu que cela dure, elle viendra un beau jour nous dire qu'elle abjure notre religion pour se faire carmélite.

Pendant qu'elle parlait ainsi, Linda, sous l'influence de la résolution qu'elle venait de prendre, était sortie de sa chambre pour rejoindre ses amis, et elle arrivait justement au moment où la petite comtesse fléchissait son appréciation moitié badine moitié sérieuse.

— La voici, dit lord Erwin à Claire, montrez-lui l'invitation.

— Vous arrivez on ne peut mieux, chère Linda, dit Claire en lui ouvrant la porte, j'allais au-devant de vous pour vous montrer cette invitation à dîner de l'ambassadeur d'Italie; vous n'allez pas refuser, cette fois, je l'espère bien, nous ne serions pas contents du tout, mon tuteur et moi.

— Aussi je n'hésite pas à accepter, chère enfant, répondit aussi Linda, à la grande surprise de son amie, car je ne voudrais pas vous être désagréable, non plus qu'à lord Erwin.

— Oh! merci, miss Brown, voilà qui est fort aimable! s'écria lord Erwin, comme si Linda lui eût fait une grande faveur.

— Vous mettez votre robe de tarlatane blanche, fit Claire en battant des mains et en sautant de joie autour de Linda.

Le jour de ce fameux dîner, indiqué pour la fin de la semaine, ne tarda pas à arriver.

Quelques moments avant le départ, lord Erwin était au salon, confiant mystérieusement avec lady Claire, qui tenait dans ses mains un écran ouvert où étincelait une aigrette de rubis.

— Je vous assure, disait la jeune lady, qu'elle n'a jamais voulu me faire ce plaisir. Vous ne savez pas comme elle a des idées arrêtées; elle m'a dit cent fois que c'était à elle de se rappeler sa position, et que toutes nos gâteries ne la lui feraient pas oublier.

— Essayez; dites-lui que c'est un souvenir d'amitié qu'elle ne peut vous refuser, reprit lord Erwin.

En ce moment, Linda entra au salon en grande toilette de dîner, prête à partir, portant sur son bras son burnous de satin blanc bordé de cygne. Sa beauté était vraiment remarquable. Claire la contempla dans une muette admiration.

Lord Erwin, non moins émerveillé, la regardait sans mot dire, tenant dans sa main l'écran qu'il venait de prendre sur la table. Sous la pression de ses doigts distraits, le ressort rendit un petit bruit sec : le couvercle de la boîte s'ouvrit.

— Eh bien! s'écria lady Claire, vous ne lui offrez pas l'aigrette?

— Laissez cela, répliqua-t-il d'un air rêveur, pouvons-nous prétendre dépasser la perfection?

— Qu'est-ce donc? dit Linda étonnée.

— C'est une aigrette de rubis, répondit Claire, qui vous est destinée. Ne me la refusez pas, vous me feriez une peine extrême. Voyez, ajouta-t-elle en la posant sur la tête de l'institutrice, quel admirable effet elle fera dans votre belle chevelure.

— C'est magnifique, en vérité! dit Linda en s'approchant de la glace et en attachant le joyau au milieu de l'ample tresse qui couronnait son front. Cela me donne l'air d'une fée.

— Certainement, reprit lord Erwin, et c'est à juste titre, n'êtes-vous pas le bon génie de notre chère Claire?

— Vous la gardez? fit Claire avec empressement.

— Mais certainement, cher petit ange; en l'acceptant, je suis doublement heureuse, puisque vous avez tant de plaisir à me voir parée de ce souvenir choisi par vous deux, car je reconnais le goût exquis de lord Erwin.

Quelques instants plus tard, les deux jeunes filles, appuyées sur les bras l'une de l'autre, suivies de lord Erwin, faisaient leur entrée dans les salons de l'ambassade d'Italie.

La vue de Linda, qui venait pour la première fois dans cette société, souleva un murmure d'admiration. Sa compagne était certes charmante, mais la beauté éclatante de l'institutrice attirait tous les regards. Lord Erwin était véritablement ému du triomphe de celle qu'il aimait, et lady

Claire, avec son excellente nature exempte de jalousie, en était toute fière.

Quant à notre héroïne, nous pouvons affirmer que son succès n'était pas ce qui la préoccupait le plus, elle pensait qu'elle allait revoir Frank Bentley; c'était cette pensée seulement qui faisait battre son cœur.

(La suite au prochain numéro.)

ISABELLE ALLIN.

LA CARTE ORO-HYDROGRAPHIQUE DE FRANCE

PAR M. ERHARD

Publiée par la Maison Hachette

La science géographique est sans contredit une des plus nécessaires dans l'usage de la vie, quelle que soit la carrière qu'on ait embrassée.

Quoi de plus utile, en effet, que de connaître le théâtre des événements qui se succèdent chaque jour sur tous les points du globe, à cette époque où la facilité des communications a multiplié l'activité humaine. Mais s'il est nécessaire de connaître la position et la configuration des différents pays de la terre, combien n'est-il plus important et plus nécessaire de posséder à fond la géographie de son propre pays!

Cette connaissance exacte des localités, qui donne non-seulement leur position, leur étendue, mais par suite leurs ressources, leurs productions, est aussi utile dans la paix, pour le commerce et l'industrie, que dans la guerre, pour la défense de la patrie.

On peut donc affirmer que la première des connaissances à acquérir pour la jeunesse, c'est la géographie. C'est aussi la plus facile à fixer dans l'esprit et dans la mémoire des enfants, parce que, par les cartes, son enseignement parle aux yeux.

En effet, la simple inspection d'une carte bien faite laisse sans effort une empreinte dans le souvenir. Mais, pour qu'une carte soit bien faite, il ne suffit pas qu'elle soit exacte, il faut encore qu'elle soit claire. Et c'est, on en conviendra, chose peu facile que de faire ressortir également tous les détails d'un pays, ses montagnes, ses fleuves, ses forêts, ses villes, ses villages, ses bourgs, ses hameaux, ses routes, ses chemins de fer, ses exploitations.

Quant il s'agit d'un pays comme la France, il faut, pour indiquer tous ces détails indispensables cependant, une carte très-grande qu'on ne peut établir d'une seule pièce aux regards, mais seulement par fractions, comme la carte de l'État-major, il importe cependant de pouvoir placer sous les yeux de l'étudiant une image d'ensemble du pays qui en soit à la fois comme le squelette et l'écorché, exposant à la vue sa structure générale.

C'est ce que la maison Hachette vient de faire en publiant la carte oro-hydrographique de France, de M. Erhard, qui donne, avec une clarté qui se passe de toute explication, la représentation du régime des eaux et du système de montagnes de France, en traçant seulement, comme points de repère, les limites des départements avec l'indication de leurs chefs-lieux et chefs-lieux d'arrondissements.

L'œil, ainsi débarrassé de tous les autres détails, embrasse et conçoit sans effort la configuration générale du pays, se fait une idée exacte de sa charpente par les montagnes qui sont comme le squelette de ce grand corps, et de la circulation des eaux par ses artères, les mille cours d'eau qui descendent des montagnes et sillonnent en tous sens sa surface.

Quant le regard s'est promené plusieurs fois sur cette carte, même avec distraction, la mémoire est fixée sur le cours des fleuves, des rivières et de maints affluents insignifiants dont elles n'avaient pas même conservé le nom. L'image des mouvements du sol, de ses pentes, de ses rampes, de ses sommets, reste gravé également dans l'esprit, et, à un moment donné, ce cadre si net, si précis, ce squelette du pays, se remplit, s'anime de tous les détails que le besoin du moment évoque, et qui viennent se placer facilement dans les cases toutes prêtes à les recevoir.

Tel est le grand avantage de la carte oro-hydrographique de M. Erhard; elle facilite le souvenir par une intelligente division du travail de la mémoire et donne une connaissance exacte du sol que les études successives viendront remplir sans effort et sans confusion de tous les détails qui sont la peinture complète du pays.

Par sa conception et son caractère, cette carte est appelée certainement à rendre un véritable service à l'instruction publique.

M. DE S.

SEPTEMBRE

Rien de plus charmant que ces derniers jours d'été, alors que la rustique mélancolie des bois donne une grâce nouvelle et comme une seconde jeunesse aux mousses beautés de l'ardente saison. Les plantes qui sentent la sève engourdie s'arrêter en elles, aromatisent de

leurs plus subtils parfums la brise qui va bientôt se faire aqillon; les hirondelles se réunissent et s'appellent pour le pèlerinage d'hiver qui les éloigne de nous; le lézard vient étaler pendant plus longtemps son doux *far niente* sur la pierre moussue chauffée par le soleil, comme pour lui faire un dernier adieu; les oiseaux babillent joyeusement près de leurs nids douillets, en y attendant le retour de leurs petits, qui sont allés prendre leurs ébats dans l'espace; l'insecte se roule dans le pli d'une feuille où il va s'endormir pour ne plus se réveiller; le grillon rêve à l'âtre qui doit abriter ses sérénades pendant les longues nuits d'hiver; mille présages mystérieux enfin semblent avertir les êtres et les choses que le jour approche où le ciel sera noir, où la terre sera blanche, et comme pour les inviter à savourer la chaleur de ce beau soleil qui doit s'éteindre quand la dernière feuille sera jaune, quand la dernière grappe sera mûre, la nature coquette se pare de ses plus beaux atours.

Ce n'est pas encore le moment du retour des citadins dans les villes, mais c'est celui du retour des huitres sur nos tables, alors qu'elles viennent de faire leurs relevailles; car, en mai, juin, juillet et août, c'est-à-dire pendant les mois sans R, l'huître, tout entière à ses devoirs maternels, est très-dangereuse pour ceux qui se croiraient permis de l'avaler; elle est mortelle alors comme les champignons les plus vénéneux, et ne commence à être saine et bonne qu'au mois de septembre; encore conseillerai-je de ne l'admettre sur sa table qu'en octobre; elle est alors complètement remise dans son assiette, dans sa coquille, veux-je dire.

L'huître n'a pas plus de tête que d'esprit; mais les savants assurent qu'elle a un cœur; je le veux bien, seulement je me demande à quoi il lui sert? Pas à grand'chose, je le suppose, puisque sa nullité est depuis longtemps passée en proverbe; «bête comme une huître,» se dit partout et en toutes les langues, à ce qu'il me semble du moins.

Je sais bien qu'au temps des républiques grecques, son rôle public ne fut pas toujours très-sensé; ainsi, emblème et expression du suffrage politique, son écaille servait aux électeurs d'Athènes pour frapper d'ostracisme les grands citoyens, et ce fut une huître qui proscrivit Aristide, parce qu'on était fatigué de l'entendre appeler juste; c'est peut-être en raison de ce vote absurde que sa réputation de bête se vit si parfaitement établie, ce qui lui est on ne peut plus indifférent, j'en suis convaincue. Les sots sont, en effet, toujours très-contents d'eux-mêmes; et l'huître est sans doute très-fière de produire la perle, ce type de la perfection immaculée, sans avoir le bon sens de se dire que cette production, qui la rend si orgueilleuse, n'est que le résultat d'une maladie.

C'est sur les côtes de l'Océan ou de la Manche qu'elle semble avoir choisi sa patrie; mais ce n'est pas là qu'elle est meilleure. Ainsi, les plus exquis que j'aie mangés de ma vie, sont celles que le pauvre roi de Naples, si calomnié, le malheureux Bomba, de triste mémoire, faisait parquer près de Pouzzole, dans cette vallée pittoresque d'où Virgile faisait descendre Énée aux enfers et où se trouvent l'Averne et l'Achéron, triste retour des grands et d'ici-bas. De fleuve antique chanté par Virgile devenir pare aux huîtres... quelle chute, grand Dieu!

Aussi est-ce dans ce lieu que les bons Napolitains allaient alors, et vont encore sans doute aujourd'hui, manger de ces fruits de mer pendant les belles nuits où la lune brillait au ciel. C'est donc pendant le temps que j'ai passé dans ce joyeux pays des *lazzaroni* et du Vésuve que, faisant comme les naturels de l'endroit, je suis allée manger des huîtres parquées dans l'Achéron de jadis, appelé maintenant le lac Fusaro; et je ne sais pas si ces huîtres venaient en ligne directe, sans croisement de race ni fusion, de celles que mangeait Néron, d'horrible mémoire, mais très-certainement elles étaient dignes en tous points de mesdames leurs impériales aïeules, car onc, de ma vie, je n'en ai mangé d'aussi bonnes, patriotisme à part!

Mais les huîtres n'ont pas seules le privilège de figurer à nouveau en ce mois sur nos tables, car septembre étant le moment de l'ouverture de la chasse, le gibier de toutes sortes, de tous plumages et de tous poils, y abonde, ce qui fait tort à leur rentrée.

Septembre était aussi le premier mois de l'année républicaine à la fin du dix-huitième siècle, et cela parce que dans le système de la Convention l'année se renouvelait le jour de l'équinoxe d'automne, alors que le soleil passe par le plan idéal qu'on nomme l'équateur terrestre et quitte l'hémisphère boréal. Mais la difficulté de déterminer longtemps à l'avance l'existence de l'équinoxe vrai, et par conséquent le premier jour de l'année fut une objection qu'on éleva contre la tentative des conventionnels, et septembre reprit le rang de bataille qui lui a été fixé par le calendrier grégorien, auquel on pourrait faire une foule de reproches, si on le voulait bien; mais comme, d'après notre loi française, «possession vaut titre,» le mieux est de reconnaître les vertus et les mérites de ce vieil almanach qui règne et gouverne sans partage depuis tant de siècles.

C^{ME} DE BASSANVILLE.

LES MENUS DE LA SAISON

Septembre.

LE PERROQUET

Au lieu de Menus, je m'occuperai aujourd'hui du perroquet.

Le perroquet dont il s'agit n'est ni un oiseau, ni un verre de liqueur vulgaire, c'est un bel et bon poisson de mer.

Les perroquets tiennent de la carpe pour la forme; seulement, chez eux, le corps fuit davantage. Quant à leurs couleurs, elles sont absolument semblables à celles des plus beaux des oiseaux du même nom.

Les perroquets apparaissent très-rarement sur les marchés. De très-loin en très-loin, il en vient un envoyé sans doute par ceux de son espèce pour nous faire savoir qu'elle existe toujours.

Un jour, un ami inconnu me fit la grâce de m'adresser un de ces curieux poissons tout fraîchement pêché. J'admirai tout d'abord ses couleurs éclatantes. Après avoir suffisamment satisfait mes yeux, je songeais à mon estomac, et me demandais comment lui présenter au mieux mon perroquet. La discrétion des auteurs à l'égard du traitement de ce poisson étant celle d'une tombe, je fus aux informations. — Je ne connais pas, me dit l'un. — C'est mauvais, me dit l'autre. Je finis enfin par mettre la main sur un vieux praticien, auquel, durant sa longue carrière, il avait été donné deux fois d'avoir à préparer un perroquet. Il me confia tout. Je réfléchis longtemps, puis je me mis à l'œuvre, et le contentement de mon estomac égala celui de mes yeux.

La chair du perroquet se détache par lames comme celle du merlan et du cabillaud; elle est d'une blancheur éblouissante, mais très-huileuse. Il faut, par la cuisson, en extraire cette huile. On y parvient en le cuisant, après l'avoir ciselé, sur un gril incliné, recouvert d'un papier huilé disposé de manière à former de petites gouttières entre toutes les barres du gril. A mesure que la chaleur liquéfie l'huile, elle s'échappe par ces gouttières et ne reste pas en contact avec le poisson.

A la cuisson, le perroquet, loin de perdre ses couleurs, en acquiert de nouvelles, et s'il est soigneusement dressé sur un beau plat, son aspect est admirable. La sauce qui l'accompagne doit être riche et un peu relevée.

Le vin de la Tour Blanche (Gironde) est le seul qu'on puisse boire en mangeant un perroquet.

LE BARON BRISSE.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{ME} J. P. A. — Le corsage amazone est bien pour une personne forte, mais il fait le boutonner droit sur la poitrine; les corsages croisés grossissent beaucoup. Il faut aussi faire fermer le pouf à la jupe, si vous ne la montez pas par derrière avec le gros pli triple.

M^{ME} de M. — Oui, on peut porter un mantelet de chanilly avec une robe en tussore; il faudrait voir ce mantelet pour indiquer sûrement une façon de le draper ou de le croiser.

Une abonnée de 1872. — Très-prochainement les renseignements que vous désirez.

Diann. — Cette poudre est tout simplement du talc ou de la poudre de savon.

M^{ME} P. F. — Rien ne s'oppose à ce qu'une jeune fille porte un semblable manteau. La forme droite me semble préférable pour un vêtement tout en fourrure. Vous avez, d'ailleurs, parfaitement raison de profiter de la bonne occasion qui vous est offerte, la fourrure étant chaque jour plus en faveur.

M^{ME} de T. — Le bracelet en question est l'objet d'un brevet, et ne se trouve que chez l'inventeur; mais il y en a de fort simples qui sont, ce me semble, d'un prix assez modéré.

M. DE S.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Que de peines et de larmes ne coûtons-nous pas à nos mères!

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.